L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 23 MARS 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR MAGNE & WEISSE, N° 1 rue de l'Hôpital, et No. 15 rue du Champ.

NOUVELLE-ORLEANS: MARDI MATIN, 23 MARS 1847.

GLORIEUSES NOUVELLES de l'Armée !

VICTOIRE DE BUENA VISTA.

DEFAITE DE SANTA-ANNA.

QUATRE MILLE MEXICAINS TUÉS. TROIS CENTS AMÉRICAINS TUÉS OU BLESSÉS.

[illegible] Quelques journaux nous sont arrivés du Nord, mais nous sommes loin d'avoir reçu tous ceux que nous doit la malle. Ces premiers venus nous fournissent aujourd'hui un petit nombre de faits divers et notamment de piquantes correspondances de Washington. Nous recommandons particulièrement celle qui porte la date du 10. Elle fait, à propos des prétentions de M. Benton, des précieuses révélations, qui confirment notre impression; le sénateur du Missouri a dû être profondément blessé du refus par lequel M. Polk a accueilli ses demandes, et d'un jour à l'autre nous pouvons nous attendre à savoir de ses nouvelles. M. Benton n'est pas tendre quand il se mêle un peu; on en serait convaincu, n'eût-on pour preuve que sa dernière attaque contre M. Calhoun.

Puisque nous sommes venus sur le dictateur mexicain, disons que la presse en général le maltraite très fort. Tous les journaux que nous avons ouvert hier, se récrient contre son outrecuidance, contre son ambition, contre son despotisme; whigs et locofocos tiennent le même langage. Ils s'indignent des exorbitantes conditions qu'il a voulu imposer à l'Executif; ils plaignent l'Executif d'avoir eu affaire à un pareil homme; ils regrettent que M. Polk se soit imaginé pouvoir imposer une alliance aussi tyrannique, et ils savent gré d'avoir su enfin secouer un joug qui devenait insupportable. M. Benton sera assurément peu flatté des appréciations nouvelles qui le sont. L'avantage qu'on s'accorde à donner en cette circonstance au président, ne fera sans doute qu'aigrir son ressentiment.

WASHINGTON, 10 mars 1847.

Samedi dernier une conversation qui a eu lieu entre M. Benton et quelques-uns de ses amis, conversation qui n'avait rien d'essentiellement confidentiel, établit bien clairement la position de M. Benton à propos de sa nomination comme major general.

On venait d'annoncer à M. Benton qu'un arrangement avait été conclu par son avocat avec celui de M. Thomas; et M. Benton en avait approuvé les conditions. Il exprima toute sa satisfaction de se voir débarrassé des ennuis que lui causait cette affaire de famille, et ajouta : Maintenant je suis prêt à accepter ma nomination et à me rendre au Mexique."

"Mais en quelle capacité irez-vous, colonel?" lui dit quelqu'un de la compagnie.

"J'ai reçu avec des pouvoirs absolus : pouvoir de conduire la guerre, pouvoir de faire la paix, pouvoir d'imposer les conditions de la paix," reprit M. Benton.

"Eh! que ferez-vous de la guerre?" reprit interlocuteur.

"Oh! je ferai revenir sur Mexico mon brave régiment, et nous porterons la guerre au cœur même du Mexique."

"Mais crois-vous bien sûr que le Président sans inquiétude de ces plans pouvoirs?"

"Il ne peut pas faire autrement; c'est la seule chose qu'il puisse faire."

"Mais, enfin," poursuivit l'intrépide interlocuteur, "j'ai la conviction que le Président ne cabinet désirera utiliser vos services; mais comment dans un poste secondaire?"

Cette observation amena une explosion; le sénateur bondit et répliqua impétueusement :

"Secondaire, Monsieur! Je ne serai le second de personne." "Vat Cesar aut nullus," telle est ma devise. Le Président le sait et ne m'offrira pas une position secondaire."

"Mais vous savez bien, colonel, que le Président est un homme sur lequel on ne peut rien obtenir comme," reprit encore le sceptique parlementaire de M. Benton. "Savez-vous qu'il vous trompera?"

Cette dernière sortie jeta le colonel dans une véritable colère; et il s'emporta à l'avance contre M. Polk et son administration, dans le cas où un si surprenant faudrait de se jouer de lui. La crainte des fureurs de M. Benton n'a cependant point arrêté le Président; il a pour par donner comme rien ainsi qu'il avait promis la lieutenance générale. Mais gare aux suites! Il y a bien évidemment quelque orage lointain qui gronde à l'horizon. Le Cœur manque en pourra bien sortir prochainement dans l'attitude de Jupiter tonnant. On sait ce que vaut la colère de M. Benton et ce que de gens voudraient être à la place de M. Polk.

WASHINGTON, 12 mars 1847.

Des milliers de personnes ont déjà quitté Washington; mais la ville est encore pleine d'étrangers. Les hommes d'affaires se plaignent vivement des délais que les départements apportent dans l'expédition des affaires. Les secrétaires et le Président ne mettent plus dans leurs audiences cette exactitude qui est aussi bien la politesse des ministres républicains que celle des rois. Ils font traire anti-chambre, et cela mécontente bien des gens. Mais ceux dont les griefs sont exposés seront ceux qui ont affaire aux divers départements. A celui du trésor, il faut des journées entières pour accomplir des transactions qui se feraient en une heure ou deux dans une administration mieux organisée. Dernièrement une personne de New-York, trouvant que sans doute de tous les décrets qu'on lui fait subir, du fort long temps à tous des Secrétaires. "J'ai soin de faire payer vingt-cinq pour cent plus bas au gouvernement qu'à tout individu avec lequel je fais des affaires". "Eh! pourquoi cela, Monsieur?" répondit le Secrétaire tout surpris d'un pareil aveu. "Eh! mon Dieu, parce que le gouvernement cherche toujours à tromper ses fournisseurs, à retarder le paiement, ou à opérer des réductions, après s'être engagé à payer; et cela vaut pour le moins une commission de vingt-cinq pour cent."

A ce propos l'on m'a cite quelques marchés qui prouvent comme le gouvernement entend le ses intérêts dans le transport des troupes au Mexique. Il a acheté 329,000 un vapeur à Belize qui avait été vendu 115,000 quelques jours plus tot. Un vieux bateau à vapeur ordinaire qu'on avait offert à 250,000, lui en coûte 140,000, et de plus il aura à payer les frais de réparation, qui seront considérables. On cherche toujours à faire de bonnes affaires lorsque l'on traite avec ce brave Oncle Sam.

Depuis six mois ont été fort occupé ici des mesures préliminaires pour la prochaine élection. M. Cass est sans contredit celui qui a travaillé avec le plus d'activité. Il a organisé une correspondance dont les ramifications s'étendent dans toutes les parties de l'Union. M. Mason et M. Thomas, et M. Buchanan en avait approuvé les conditions. Il exprima toute sa satisfaction de se voir débarrassé des ennuis que lui causait cette affaire de famille, et ajouta : Maintenant je suis prêt à accepter ma nomination et à me rendre au Mexique."

"Mais en quelle capacité irez-vous, colonel?" lui dit quelqu'un de la compagnie.

"J'ai reçu avec des pouvoirs absolus : pouvoir de conduire la guerre, pouvoir de faire la paix, pouvoir d'imposer les conditions de la paix," reprit M. Benton.

"Eh! que ferez-vous de la guerre?" reprit interlocuteur.

"Oh! je ferai revenir sur Mexico mon brave régiment, et nous porterons la guerre au cœur même du Mexique."

"Mais crois-vous bien sûr que le Président sans inquiétude de ces plans pouvoirs?"

"Il ne peut pas faire autrement; c'est la seule chose qu'il puisse faire."

"Mais, enfin," poursuivit l'intrépide interlocuteur, "j'ai la conviction que le Président et